

Rampant ou grim pant, « Efeu », le nouveau quatuor de la compagnie Zoo/Thomas Hauert, déborde de vie

Avec leur nouvelle création, le chorégraphe suisse et ses complices explorent le lien physique entre la vie et la terre, inventant une gestuelle post-pandémie où les corps s'entremêlent pour mieux exister.

CRITIQUE

JEAN-MARIE WYNANTS

★★★★☆

Tout commence sur la musique jazzy et joyeuse de *Senza Fine*, tube italien de Gino Paoli et Ornella Vanoni. Sur le vaste plateau des Tanneurs, les danseurs s'élancent sur un tapis de scène blanc posé de travers et relevé à chaque coin. La musique est chaleureuse, vivante, joyeuse et mélancolique à la fois. Une musique de vie qui fait vibrer les corps et donne un grand coup de balai à la morosité ambiante.

Cette morosité, Thomas Hauert et son équipe de la compagnie Zoo la connaissent bien. En 2020, elle était au cœur de *If Only*, présentée aux Tanneurs le dernier soir avant le début du premier confinement. Dans cette création à la scénographie époustouflante du duo Chevalier/Masson, les danseurs semblaient avoir perdu toute énergie, toute présence, se contentant de quelques mouvements comme si plus rien n'avait de sens. Deux ans plus tard,



Des corps qui s'enchevêtrent, se soutiennent... © BART GREYNS

les voici fringants, sur un plateau quasiment nu, vêtus de shorts colorés et de t-shirts (toujours Chevalier/Masson accompagné de Sami Tillouche) dont le beige apparent révèle petit à petit de subtiles trames de couleurs.

Ils sont quatre sur scène (Thomas Hauert, Sarah Ludi, Federica Porello et Samantha Van Wissem lors de notre passage) mais c'est à six (avec Fabian

Barba et Liz Kinoshita) qu'ils ont créé ce spectacle qui apparaît comme l'exact opposé du précédent. Jusqu'au soir de la première, ils hésitaient sur le titre, se contentant d'un laconique *Quatuor*. Puis l'évidence s'est imposée et *Quatuor* est devenu *Efeu*. Quatre lettres pour quatre interprètes mais surtout un mot allemand qui signifie lierre en français.

Les corps comme le lierre

Et ce mot résume magnifiquement cette pièce portée par une formidable pulsion de vie où les corps comme le lierre, rampent, se dressent, s'étendent, s'accrochent les uns aux autres, explorant le rapport étroit entre la vie et la terre. Ce lien, on le trouve notamment dans ces séquences où, par deux puis à quatre, les interprètes s'enchevêtrent de manière inextricable. On est hypnotisé par cette matière humaine qui finit par ressembler à une terre malléable sous la main d'un sculpteur invisible. On voit la vie surgir doucement de cette glaise vivante dont s'échappe un bras, une jambe, une épaule...

La chorégraphie ne raconte rien de

précis, reste à l'écart de toute tentation théâtrale. Pourtant, on ressent cette pulsion de vie, cette cohésion qui naît d'un chaos apparent, cette tension des corps en mouvement, parfois au bord du déséquilibre. On savoure le plaisir de cette gestuelle post-pandémie où l'autre n'est plus un danger mais un soutien, un relais, l'indispensable ingrédient d'une vie renaissante. Reliées par un court thème musical et les murmures des quatre danseurs, les différentes séquences sont portées par une bande-son allant de la chanson jazzy italienne à la musique contemporaine de Krzysztof Penderecki et Jonny Greenwood, en passant par des chants d'oiseaux.

S'ouvrant sur le lumineux *Senza Fine*, *Efeu* se termine avec le *Mercy, Mercy, Mercy (ecology)* de Marvin Gaye. Un titre de 1971 où ce dernier tire déjà la sonnette d'alarme. Mais il le fait sur un groove irrésistible de sa voix chaude et veloutée entraînant un duo de danseurs dans une ultime explosion de vie.

Jusqu'au 22 octobre au Théâtre les Tanneurs, www.lesanneurs.be, www.charleroi-danse.be